

ayant chacune douze ou quinze étages de haut, dans ce vaste intérieur, dis-je, sera ménagée une immense salle en amphithéâtre où, chaque jour, de savants géographes donneront au public assemblé des conférences les plus intéressantes sur les modernes découvertes.

La nuit, ce sera un magnifique spectacle que de voir cette terre, qui est la nôtre, rouler ainsi sous nos yeux en présentant tour à tour les différents pays du monde aux rayons de puissants réflecteurs électriques placés convenablement, et qui figurant le soleil, y distribueront la lumière aux heures marquées par le soleil lui-même !...

Il est bon de vous dire que les galeries de fer entourant le globe, et où l'on montera pour tout voir, ne suivront pas son mouvement de rotation, ce qui, à un moment donné, finirait, vous comprenez, par vous faire voir les choses *trop en noir* et nous ferait par trop approfondir la situation !

. Et quand on pense qu'une fourmi, placée sur ce globe colossal y surpasserait encore, toutes proportions gardées, la grosseur de l'homme ! O orgueil, orgueil humain, quelle confusion pour toi ! Et cependant, quelle puissance est donnée à l'homme ! Pourquoi donc ne l'emploie-t-il pas toujours et pour le beau et pour le bien ?

Il y aura bien aussi une tour merveilleuse de mille pieds de haut, mais je vous en parlerai au long un jour dans une causerie spéciale. Aussi bien, il est tard, et je laisse ma place à un meilleur qui ne sera pas, je crois, difficile à trouver.

J. Colomier

L'HON. WILFRID LAURIER.

L'hon. Wilfrid Laurier naquit à Saint-Lin, dans le comté de l'Assomption, en 1841.

Il fit ses études classiques au collège de l'Assomption; son cours terminé, il se livra à l'étude du droit, sous l'hon. Rodolphe Laflamme et fut admis membre du barreau en 1865 après avoir obtenu le titre de Bachelier ès-lois de l'Université McGill. En 1880, il fut fait Conseil de la Reine.

Après avoir exercé sa profession pendant quelque temps à Montréal, M. Laurier alla fixer sa tente à Arthabaskaville, où il demeure encore. Pendant quelque temps, il collabora au journal *Le Défricheur*.

En 1871, les électeurs des comtés unis de Drummond et Arthabaska jetèrent les yeux sur lui pour se faire représenter à l'Assemblée législative de Québec. Il fut élu député et siégea à Québec de 1871 à 1874, époque à laquelle il fut élu par les mêmes comtés pour les représenter au parlement fédéral.

À Ottawa comme à Québec, il se fit remarquer par son grand talent oratoire et sa méthode claire et précise de traiter les questions soumises au parlement, questions souvent très ardues, et qui, dans un parlement comme celui du Canada, où les intérêts des diverses provinces sont souvent en conflit, exigent un tact, je dirai même un talent diplomatique hors du commun. Aussi, sous l'administration de M. Mackenzie devint-il ministre du Revenu de l'Intérieur; mais il lui fallait faire sanctionner par l'électorat son acceptation d'un portefeuille de ministre. Il se présenta donc de nouveau devant ses électeurs de Drummond et Arthabaska qui, cette fois, lui préférèrent un M. Bourbeau.

Les électeurs de Québec-Est firent ce que ceux de Drummond et Arthabaska auraient dû faire, et élirent M. Laurier avec une splendide majorité. Depuis cette époque l'hon. M. Laurier est le député de Québec-Est, et s'il faut juger de l'avenir par les dispositions actuelles des électeurs de Québec-Est, il sera leur député pendant bien des années encore.

L'hon. Wilfrid Laurier manie la langue anglaise et la langue française avec une égale facilité. Lorsqu'il adresse la parole en anglais, on

croirait entendre un *debater* anglo-saxon qui n'a jamais su parler un mot de français; fait-il la discussion dans sa langue maternelle, on entend un puriste soucieux du choix des mots propres et d'une prononciation vraie du français. Qu'il parle anglais ou qu'il discute en français, M. Laurier sait intéresser son auditoire. Il n'a peut être pas cette fougue des tribuns qui plaît à la galerie ou au forum, mais il a quelque chose de mieux, la grande éloquence parlementaire qui est plus hautement appréciée dans l'enceinte où se traitent les affaires de la nation; il possède la grande méthode des célébrités du parlementarisme anglais, méthode à la fois courtoise et vigoureuse et qui donne un prestige très fort à ses adeptes.

Aussi, lorsqu'il s'est agi il n'y a pas bien longtemps, pour l'opposition, de trouver un chef pour remplacer l'honorable Edward Blake qu'une santé chancelante forçait à la retraite, le choix unanime tomba sur M. Laurier.

Il fallait que son prestige fut bien réel pour avoir, lui, Canadien-Français, réuni les suffrages unanimes des fiers anglo-saxons qui n'ont pas, comme on le sait, l'habitude de céder le pas devant ceux qui ne sont pas de leur sang.

Nous ne pouvons prévoir les événements qui se dérouleront d'ici à quelques années, ni ce que la Providence réserve aux Canadiens-Français, mais nous pouvons bien dire que l'hon. député de Québec-Est est un des représentants dont notre nationalité ne saurait impunément se priver, quoiqu'il advienne.

Stanislas Côté.

LES VIEUX NIDS FONT PLEURER

FANTAISIE

Un soir de mai, Sylvain songeait dans la prairie;
Assis auprès d'un hêtre, il écoutait les chants
Et les bruits langoureux d'une nuit de printemps.
Un linot délaissé disait sa trille amie,

Penché sur une branche où remuait au vent
Un nid tout en ruine : Et sa chanson rêveuse
Qui se perdait là-bas, sa romance amoureuse
L'oiseau l'adressait à sa linotte d'antan.

En novembre dernier, tous deux à tire-d'aile,
Battus par les frimas avaient fui ce rameau
Jurant d'y retourner aux jours du renouveau :
Il sut y revenir, elle fut infidèle.

.

Pauvre Sylvain ! des pleurs mouillaient ses yeux ternis ;
De lointains souvenirs dans son âme brisée
Réveillaient des chagrins, et cette voix sacrée
Du passé lui parlait de chers serments trahis.

L'histoire du linot était sa triste histoire.
Un matin de jeunesse—il avait dix-huit ans
Et sentait dans son cœur de vagues battements—
Il voulait adorer les femmes et la gloire.

Il avait rencontré parfois sur son chemin
Une brunette gaie et toujours souriante ;
On la nommait Lisette, il la trouvait charmante !
On les surprit un soir, la fillette et Sylvain,

Au détour d'un sentier ; sa main pressait la sienne ;
Leurs lèvres en tremblant disaient des mots d'amours ;
Ils effeuillaient des fleurs en rêvant d'heureux jours
Et chantaient leur plaisir sous la lune sereine.

On les revit souvent sous les bosquets fleuris ;
Ils s'aimaient tendrement comme deux tourterelles,
Bâtissaient maints châteaux aux Espagnes si belles
Et faisaient le serment d'être toujours amis.

Mais le sombre malheur a froissé leurs tendresses
Et les chastes espoirs de leurs dix-huit printemps ;
Les ans ont renversé tous ces castels d'enfants
Et profané trop tôt ces naïves ivresses.

.

Lisette était bien pauvre, et son père souffrait
Dans sa triste misère ; il aimait sa famille,
Il adorait son champ, sa rustique chermille ;
Il aimait son foyer où jadis l'on riait ;

Il aimait son pays et ses rêveuses plages ;
Mais il pleurait souvent et n'avait pas de pain
Dans son humble foyer pour chaque lendemain ;
Son morne désespoir chercha d'autres rivages.

Un certain soir d'hiver, Lisette dut partir
Avec ses vieux parents ; et son âme ulcérée
Saignait en répétant la chanson désolée
Des suprêmes adieux.—Les espoirs d'avenir

Qu'elle avait caressés, les chères songeries,
La promenade au loin, quand vient l'ombre des nuits,
Les entretiens à deux sous les bois, loin des bruits
D'une foule indiscrete et les amours bénies,

Tout s'est évanoui mais n'est pas oublié.
Non ! Sylvain se souvient ! Quand sous les tendres bris
Mai brode ses festons autour des branches grises
Et sourit au lilas qui fleurit dans le pré,

Il retourne souvent sous l'arbre séculaire
Où jadis il chantait l'idylle du bonheur ;
Il est seul et pensif ; il berce sa douleur
Parmi les souvenirs des heures de naguère.

Il aime à rappeler un bel amour perdu,
Une image adorée ; il chérit la romance
De l'oiseau qui soupire un chant de souvenance
Et qui gémit au bord du nid presque abattu.

.

Ne vous étonnez pas si des notes plaintives
Tombent de la ramure ou si quelque sanglot
S'étouffe dans la nuit : Cet arbre est un berceau
Et ce nid qui s'agite aux brises fugitives,

A connu le plaisir.—Dans ce feuillage épais,
Aux printemps d'autrefois, la linotte joyeuse
Becquetait son linot, sur l'herbe soyeuse
Lisette aimait Sylvain. Mais les navrants regrets

Ont promené le deuil sous la branche coquette
Du grand hêtre des champs, et l'on entend parfois
Quelques plaintes le soir : Ils pleurent sous les bois :
Le linot sa linotte et Sylvain sa Lisette.
Septembre 1888.

Rodolphe L. Laflamme

RÉVERIE...

A MADEMOISELLE B... B...

Sais-tu ???

SAIS-TU, ma blonde amie, ce que fait naître dans mon cœur la brise qui mollement agite le feuillage, ou l'oiseau qui, de son nid, trille son amoureux ramage ?... Sais-tu ce qui parvient à rompre ma mélancolie ? Sais-tu le charme qu'à pour moi une belle soirée d'automne, une nuit étoilée et l'aquilon qui souffle dans les ormeaux ? Sais-tu ce qui me fait prier plus ardemment la douce Vierge Marie ? Sais-tu un nom puissant qui fait vibrer mon cœur ? Connais-tu le doux son qui me réveille souvent d'un rêve enchanteur ? Les as-tu bien compris ces nobles épanchements que murmure tout bas l'amie sincère et vraie ? Sais-tu, ô douce Reine, ce que ces différentes modulations m'apportent de bien-être ?...

Sais-tu... par un beau soir d'été, quand le crépuscule doré de ses derniers reflets la lisière des bois ? Sais-tu quand la *douce colombe* roucoule tendrement sa plaintive chanson au ramier qui l'attend ?... Sais-tu vers qui alors se porte ma pensée chargée des plus belles espérances ?... Ecoute : Dans les secrets de l'avenir je crois entrevoir une blonde enfant, à la taille gracieuse et belle comme le lys qui s'incline ; aux manières délicates et remplies d'une douceur infinie ; ses longues boucles d'or flottent sur ses épaules que le zéphyr caresse de son souffle embaumé. Près de cette jeune vierge marche fièrement un superbe jeune homme, aux traits mâles et francs ; sa voix, vibrante et *belle*, fait répercuter longtemps les échos voisins de son chant d'amour !... Il murmure à son oreille : « Aime-moi comme je t'aime, mignonne ; sois heureuse avec moi... »

Sais-tu maintenant ce qu'ont d'attraits pour moi ces douces rêveries ?... Je l'ai dit, c'est vers toi que se portent mes vœux les plus ardents, et comme le poète l'a si bien dit :

Je rêve une chanson nouvelle,
Dont chaque rime est un trésor
Pour la chanter à la plus belle,
Ma Bernadette aux cheveux d'or.

LAURENCE.

Des Genêts, septembre 1888.

Entre deux maris : "Tu aurais tort, mon cher de te plaindre de ta femme, elle prend toujours tes intérêts." "Oui, elle a même entamé mon capital !"